

L'Ombre s'efforça de maîtriser son impatience. Il ne laissa pas les Urgals se reposer ou se réchauffer – et il ne s'accorda pas davantage ce luxe. Il resta derrière son arbre, ne quittant pas le sentier des yeux. Un nouveau coup de vent secoua la forêt. L'odeur était plus forte, cette fois. Très excité, il retroussa un peu sa lèvre supérieure et gronda.

– Tenez-vous prêts, murmura-t-il.

Son corps vibrat de la tête aux pieds. La pointe de son épée décrivait de petits cercles. Il lui avait fallu tant manigancer et tant souffrir pour en arriver là ! Ce n'était pas le moment de craquer.

Les yeux des Urgals brillèrent sous leurs épais sourcils. Ils serrèrent plus fort leurs armes. Non loin, l'Ombre entendit un tintement : quelque chose de dur avait heurté un gravillon. Des formes indistinctes apparurent dans l'obscurité et s'engagèrent sur le chemin.

Trois chevaux – et leurs cavaliers – galopèrent vers l'embuscade, la tête haute et fière, leur robe scintillant sous la lune comme un lac d'argent.

Le premier cheval était monté par un elfe aux oreilles pointues et aux sourcils légèrement inclinés. Son corps était svelte mais solide comme un sabre. Dans son dos, un arc puissant. À son côté, une épée et des flèches parées de plumes de cygne. Le cavalier qui fermait la marche avait le même visage régulier et anguleux que le premier. Il portait une longue lance à la main droite et une dague blanche à la ceinture. Un casque d'une perfection extraordinaire – un chef-d'œuvre serti d'ambre et d'or – couvrait sa tête.

Entre ces deux-là chevauchait une elfe aux cheveux noir de jais. Elle scrutait les alentours avec sang-froid. Dans ses yeux profonds, encadrés par deux longues mèches couleur d'encre, brillait une force impérieuse. Ses vêtements sans atours n'enlevaient rien à sa beauté. Comme le cavalier de tête, elle portait une épée, un grand arc et un carquois. Elle tenait contre elle un petit sac qu'elle regardait

fréquemment, comme pour s'assurer qu'il était toujours là.

Le cavalier de tête parla à voix basse. L'Ombre ne réussit pas à entendre ce qu'il disait. La femme répondit d'un ton autoritaire ; ses gardes du corps changèrent de place. L'elfe au casque raffermi la prise sur sa lance et ouvrit la route. Les voyageurs passèrent sans méfiance devant l'endroit où se cachaient l'Ombre et les premiers Urgals.

L'Ombre savourait déjà sa victoire quand le vent tourna, apportant aux elfes les lourds effluves dégagés par les Urgals.

Inquiets, les chevaux renâclèrent. Ils relevèrent la tête. Leurs cavaliers se raidirent, regardant de tout côté. Soudain, ils firent virer leurs montures et s'enfuirent au triple galop.

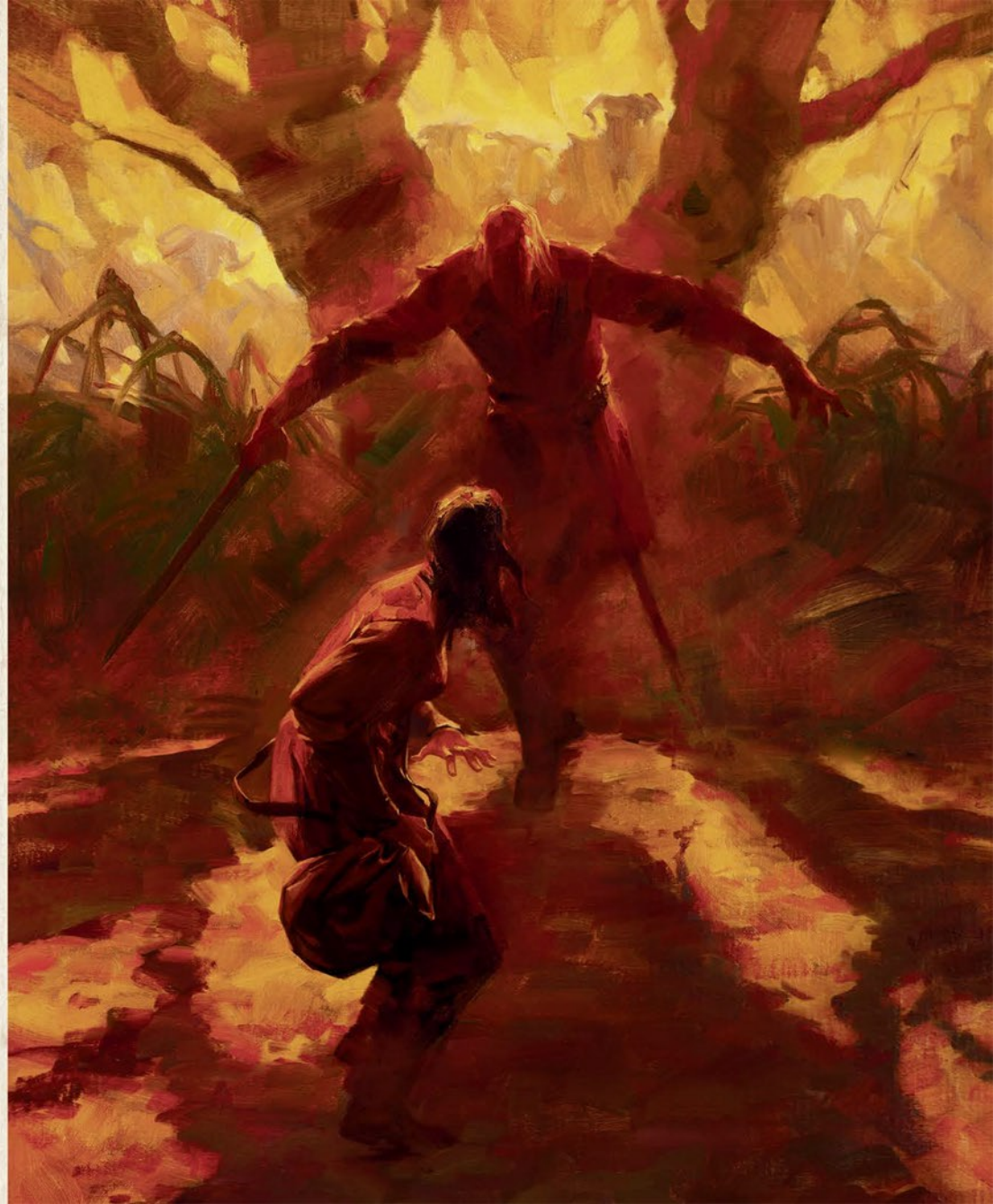
Le cheval de la femme prit d'emblée une avance considérable sur ceux de ses compagnons. Les Urgals, quittant leur abri, se déployèrent et tirèrent une volée de flèches noires sur les deux autres. L'Ombre bondit hors de sa cachette sous l'arbre, leva la main droite et cria :

– Garzla !

Un éclair rouge jaillit de sa paume, visant la femme elfe. Il enveloppa les arbres d'un halo sanguin et atteignit le coursier de l'elfe. L'animal perdit l'équilibre et lâcha un hennissement suraigu avant de s'écrouler sur le poitrail. Sa cavalière sauta à terre avec une vivacité inhumaine. Elle se reçut avec légèreté et jeta un regard derrière elle, cherchant ses gardes du corps.

Les flèches mortelles des Urgals rattrapèrent rapidement les deux elfes, qui tombèrent de leurs chevaux racés. Leur sang macula la poussière. Au moment où les Urgals se précipitaient sur leurs victimes, l'Ombre rugit :

– Occupez-vous d'elle ! Ceux-là ne m'intéressent pas ! Les monstres grognèrent et se ruèrent sur le sentier.





La femme poussa une exclamation en voyant ses compagnons morts, et s'avança d'un pas. Puis elle maudit ses ennemis et s'enfonça dans la forêt.

Tandis que les Urgals battaient les bois, l'Ombre grimpa sur un grand bloc de granit qui dominait la cime des arbres. De là, il pouvait voir toute la forêt. Il leva une main et lança :

– Bötetq istalri !

Un pan entier de la forêt flamba d'un coup. Déterminé, l'Ombre continua de brûler un pan après l'autre. Les flammes formèrent un cercle d'une demi-lieue de diamètre autour de lui. On aurait dit une immense couronne en fusion, posée sur la forêt. L'Ombre était satisfait, mais il surveilla l'anneau de feu avec attention pour qu'il ne faiblît pas.

Et, au contraire, la langue de feu s'élargit. Elle atteignit la zone que les Urgals fouillaient. L'Ombre entendit des cris et des jurons. À travers les arbres, il vit trois de ses tueurs tomber, mortellement blessés. Il jeta un œil vers l'elfe, qui tentait toujours d'échapper à ses poursuites.

Elle filait vers le bloc de granit à une vitesse hallucinante. L'Ombre regarda le sol, six mètres plus bas, sauta et atterrit en souplesse devant la fugitive. Aussitôt, celle-ci fit demi-tour et reprit le sentier à fond de train. Du sang noir d'Urgal gouttait le long de son épée, tachant la bourse qu'elle tenait à la main.

Les monstres à cornes émergèrent de la forêt pour l'encercler. Ils barraient la moindre issue. L'elfe avait beau tourner la tête en tout sens, cherchant un moyen de s'enfuir, elle était cernée. Elle arrêta, affichant un mépris souverain. L'Ombre s'approcha d'elle, une main levée. Un bref instant, il jouit de l'impuissance de sa proie, puis ordonna :

– Attrapez-la !

Les Urgals firent un pas vers la femme, qui ouvrit sa bourse, glissa la main dedans, en sortit un grand saphir où se reflétait la lumière furieuse de l'incendie, et le brandit au-dessus de sa tête. Ses lèvres s'agitaient frénétiquement.

Cédant à la panique, l'Ombre aboya :

– Garzla !

Une boule de feu fusa en direction de l'elfe. Trop tard : un éclair de lumière vert émeraude avait illuminé la forêt, et la pierre avait déjà disparu quand la flamme de l'Ombre frappa la femme, qui s'effondra.

Dans un hurlement de rage, l'Ombre jeta son épée contre un arbre. La lame se planta dans le tronc et vibra un moment avant de s'immobiliser. Neuf boules d'énergie jaillirent alors de la paume de l'Ombre. Les Urgals périrent sur-le-champ.

L'Ombre arracha son épée et se dirigea à grands pas vers l'elfe en proférant des prophéties de revanche dans une langue que lui seul connaissait. Serrant les poings, il scruta le ciel. Les étoiles lui rendirent son regard, indifférentes, gardiennes d'un autre monde. Une grimace de dégoût tordit les lèvres de l'Ombre, qui se retourna vers l'elfe.

N'importe quel mortel serait tombé sous le charme de cette beauté. Pas lui. Il s'assura que la pierre n'était plus là, puis alla chercher son cheval dans les fourrés où il l'avait caché. Il attacha l'elfe sur sa selle, monta à son tour et reprit sa route à travers la forêt.

Il éteignit les flammes sur son chemin, laissant le reste des bois brûler.



## I LA DÉCOUVERTE

**E**RAGON MIT un genou à terre. Il examina avec des yeux d'expert le lit de roseaux piétinés. Observant les traces laissées par l'animal, le garçon déduisit que sa proie était passée par là une demi-heure plus tôt, qu'elle était de petite taille et qu'elle boitait de la patte avant droite. Il ne devrait pas tarder à lui tomber dessus. Cependant, elle avait réussi à rester avec son troupeau jusque-là, ce qui témoignait d'une belle endurance : Eragon était stupéfait qu'elle n'ait pas encore été dévorée par un loup ou par un ours.

Il se relança à ses trousses. Le ciel était sombre, quoique dégagé. Une brise légère soufflait. Un nuage opalin couronnait les montagnes environnantes. Entre les pics filtrait la lueur rougeoyante qui nimbait la pleine lune. Des torrents coulaient le long des parois, fruits de la fonte des glaciers majestueux et des sommets enneigés qui scintillaient dans la pénombre. Un brouillard mélancolique s'étendait dans la vallée. Il était si épais qu'on ne voyait presque pas le sol.

Eragon était habitué à ces conditions climatiques. Il connaissait les aléas de la chasse sur le bout des doigts. Il avait quinze ans. Dans douze mois, il atteindrait l'âge d'homme. Des sourcils foncés surmontaient ses yeux marron au regard intense. Ses habits étaient usés par le travail. À sa ceinture

pendait un couteau de chasse à poignée d'os. Une peau de daim protégeait de l'humidité un arc en bois d'if et un carquois ; un sac à armature de bois complétait son attirail. La traque avait entraîné Eragon sur la Crête, une chaîne de montagnes sauvages qui bordait l'Alagaësia à l'ouest. On colportait d'étranges légendes sur ces contrées, d'où descendaient parfois des hommes bizarres, d'allure peu engageante. Pourtant, Eragon n'avait pas peur de s'aventurer sur la Crête. Il était le seul chasseur de la région de Carvahall à oser poursuivre le gibier jusque dans les recoins escarpés de ces montagnes.

Mais, cette fois-là, il en était à sa troisième nuit de chasse et avait déjà englouti la moitié de ses provisions. S'il ne rattrapait pas la biche, il devrait rentrer chez lui les mains vides. Or, à la maison, on avait besoin de viande, et vite : l'hiver approchait à grands pas, et il n'avait pas les moyens d'acheter au village de quoi subsister.

Debout dans la lueur cendrée de la lune, Eragon était confiant. Il se dirigea vers un vallon niché dans la forêt, convaincu que la biche et ses congénères s'y étaient réfugiés. Les cimes des arbres empêchaient de voir le ciel et projetaient sur le sol des ombres plumetées. Le garçon ne regardait plus que de temps en temps les traces laissées par sa proie : il savait où aller.



Une fois dans la cuvette, trois flèches dans la main droite et trois autres dans la main gauche, il banda son arc d'un geste sûr et encocha une flèche. Sous le halo lunaire se dessinaient une vingtaine de silhouettes en train de paître. La biche que convoitait Eragon s'était détachée du troupeau ; sa patte avant blessée était tendue dans une position curieuse.

Le chasseur s'approcha lentement, prêt à tirer. Il allait vivre l'aboutissement de trois jours de quête ! Il inspira une dernière fois à fond... et une explosion troua la nuit.

La harde déguerpit. Eragon bondit en avant dans l'herbe haute, tandis qu'un vent torride lui frôlait la joue. Il s'arrêta pour décocher sa flèche vers la

biche en fuite. Celle-ci fit un brusque écart, et le trait manqua sa cible d'un doigt avant de se perdre dans la pénombre en sifflant.

Eragon jura. Pivota. Encocha d'instinct une autre flèche. Derrière lui, là où la biche s'était tenue un instant plus tôt, il y avait un vaste cercle carbonisé. La plupart des pins avaient perdu leurs aiguilles. Autour, l'herbe était aplatie. Des volutes de fumée s'élevaient dans l'air, exhalant une odeur de brûlé. Au centre du cercle était posée une pierre bleue polie. Une brume sinueuse flottait sur l'endroit ; des fumerolles paraissaient sortir de la pierre.

Eragon se figea un long moment, les sens en alerte. Mais, alentour, tout était immobile ; seule la

brume se déplaçait pesamment. Le chasseur relâcha son arc et s'approcha avec précaution. Sous la lune, son ombre pâle s'arrêta devant la pierre. Prudent, il la toucha du bout de sa flèche et sauta en arrière, pour voir ce qui allait arriver. Il ne se passa rien. Alors, d'une main décidée, il s'en empara.

Aucune pierre n'était naturellement aussi bien polie que celle-ci. Sur la surface bleu foncé, sans défaut, de petites veinures blanches dessinaient comme une toile d'araignée. La pierre était froide et lisse sous les doigts du garçon, telle de la soie rigide. De forme ovale, elle devait mesurer une trentaine de centimètres et semblait curieusement légère pour un spécimen de cette dimension.

Eragon la trouvait à la fois magnifique et inquiétante. D'où venait-elle ? Comment était-elle arrivée ici ? Une pensée encore plus troublante l'effleura : la pierre s'était-elle retrouvée là par hasard...

ou exprès, pour qu'il la découvrit ? Des histoires du temps jadis, il avait appris au moins une chose : il ne fallait jamais traiter la magie – ni ceux qui s'en servaient – à la légère... même si elle ne se manifestait que sous l'apparence d'une pierre !

Bref, qu'allait-il en faire ? Et pourquoi s'en encombrer ? Il n'était pas exclu qu'elle fût dangereuse ! Eragon songea à la laisser sur place. Cela vaudrait peut-être mieux. Et peut-être pas. Une vague d'hésitation le submergea. Il faillit jeter la gemme par terre ; au dernier moment, il haussa les épaules et choisit de la garder. Avec un peu de chance, elle lui permettrait d'acheter de quoi manger. Aussi se résolut-il à la glisser dans son sac.

Le vallon étant trop exposé, Eragon retourna dans la forêt pour y passer la nuit en sécurité. Il installa sa couche sous les racines d'un arbre mort, mangea du pain et du fromage, puis il s'enroula dans ses couvertures en tournant et retournant dans sa tête ce qui venait de lui arriver...







## 2 LA VALLÉE DE PALANCAR

**L**E SOLEIL SE LEVA le lendemain, déclinant une magnifique palette de roses et de jaunes. L'air était pur et glacial. La glace emprisonnait les bords des torrents ; les petits étangs, eux, étaient gelés sur toute leur surface. Eragon avala un peu de porridge avant de redescendre dans le vallon où était apparue la pierre. Il examina le site avec attention ; mais le petit matin n'apporta pas d'éclairage nouveau sur la scène. Il décida de rentrer chez lui.

Le chemin était envahi par la végétation. À certains endroits, il disparaissait complètement. Comme il avait été dessiné par les allées et venues fortuites des animaux sauvages, Eragon tombait par moments sur ses propres traces et faisait de longs détours. Cependant, malgré ses zigzags, c'était la voie la plus directe pour sortir de cette partie réputée « infrequente » des montagnes : la Crête.

La Crête était l'un des seuls lieux dont le roi Galbatorix ne pouvait pas prétendre être le maître et seigneur. Bien des décennies plus tard, on racontait encore comment la moitié de son armée avait disparu, le jour où elle s'était aventurée dans la vieille forêt. Une chape de malchance et de malédiction semblait peser sur les bois. *A priori*, rien d'extraordinaire, pourtant : les arbres dressaient leurs hautes silhouettes ; le ciel était radieux ; néanmoins, rares

étaient ceux qui, ayant osé s'attarder sur ces massifs, en revenaient indemnes... quand ils en revenaient !

Eragon était de ceux-là. Il n'avait pas l'impression d'avoir un don particulier ; simplement, ses sens étaient toujours en alerte, et il avait d'excellents réflexes. Bien qu'il sillonnât la montagne depuis de longues années, sa méfiance demeurait intacte. Et pour cause : à peine pensait-il avoir percé tous les mystères de la nature qu'un événement inattendu se chargeait de lui prouver qu'il n'était pas au bout de ses surprises. Dernier exemple en date : l'apparition de la pierre.

Le garçon avança d'un bon pas, ce qui lui permit d'atteindre le bord du ravin à la nuit tombée. Les eaux de l'Anora rugissaient au fond du précipice, filant vers la vallée de Palancar<sup>1</sup>. Des centaines de petits torrents se jetaient dans le fleuve. Le cours d'eau crachait sa fureur contre les parois rocheuses qui bordaient son lit et les rocs émergés qui s'élevaient sur son passage.

De cette lutte perpétuelle montait un grondement sourd. Eragon s'installa dans un hallier. Il contempla le lever de lune, puis il alla se coucher.

Le lendemain, le temps avait encore fraîchi. Comme Eragon marchait vite, il ne vit guère d'animaux – ceux-ci devaient le repérer bien avant !

1. La vallée de Palancar longe la rivière Anora.





Vers la mi-journée, il entendit le bruit de tonnerre que faisaient des milliers de « ploufs » rageurs : les chutes d'Igualda n'étaient pas loin.

Le sentier que suivait Eragon longeait un promontoire humide où affleurait une terre d'ardoise. En bas, les eaux tumultueuses du fleuve passaient en trombe. Des gerbes d'éclaboussures cristallines jaillissaient avant de retomber en pluie sur les berges moussues.

Au fond se lovait la vallée de Palancar. D'où il était, le garçon distinguait la plaine comme si quelqu'un en avait déroulé la carte sous ses yeux. Plus d'une demi-lieue au-dessous, le bassin où se jetaient les chutes d'Igualda marquait la limite nord de la vallée. On apercevait aussi des bâtiments bruns : c'était Carvahall. Avec Therinsford, Carvahall était le seul « vrai » village de la vallée. Des serpentins de fumée blanche s'élevaient des cheminées, comme un défi lancé par les hommes aux environs sauvages. De son point de vue, Eragon contempnait les fermes, qui ne paraissaient pas plus grandes qu'une phalange d'auriculaire ! Autour, les champs avaient une couleur bistre ou sableuse ; des herbes mortes s'y balançaient sous le vent.

L'Anora bordait la vallée depuis les chutes d'Igualda jusqu'au sud. Les rayons du soleil s'y reflétaient généreusement. Au fin fond du décor, le fleuve ourlait le village de Therinsford et le mont isolé d'Utgard. Au-delà, l'Anora se dirigeait vers le nord avant de plonger dans la mer ; mais Eragon n'en savait pas davantage sur son cours.

Il fit une pause, puis quitta le promontoire et entreprit la descente en grimaçant. Lorsqu'il parvint au bas de l'à-pic, l'obscurité avait commencé de grignoter le paysage, brouillant les couleurs, estompant les contours. Les lumières de Carvahall brillaient, toutes proches, dans le noir. Les maisons projetaient de vastes ombres sur le sol. Le village, situé à l'écart des routes principales, était entouré par des contrées à la fois magnifiques et hostiles. Hormis quelques marchands et quelques trappeurs, les voyageurs étaient peu nombreux à s'aventurer dans cette région...

Les maisons de Carvahall étaient construites avec de gros rondins et surmontées de toits bas, couverts de chaume ou de bardeaux. La fumée qui sortait des cheminées exhalait une odeur de bois. Sous les grands porches qui prolongeaient les édifices, des gens étaient réunis pour parler affaires ou discuter de la pluie et du beau temps. Quelquefois, une fenêtre s'éclairait : quelqu'un avait allumé une lampe ou une bougie. Eragon entendait les hommes bavarder à voix haute dans le soir tombant, tandis que des femmes erraient à la recherche de leurs époux pour leur rappeler que, lorsque le diner est prêt, l'heure, c'est l'heure !

Le garçon se dirigea vers la boucherie : c'était une échoppe de taille respectable, faite de solides madriers. Sa cheminée crachait un nuage noir.

Eragon ouvrit la porte. La pièce était spacieuse, chaude, illuminée par un feu qui craquait dans un âtre en pierre. Devant le mur du fond, un comptoir ; par terre, un peu de paille éparpillée. L'ensemble donnait une impression de propreté impeccable, comme si le propriétaire avait passé tout son temps libre à inspecter jusqu'aux moindres fentes où auraient pu se glisser d'infimes grains de poussière.

Derrière le comptoir se tenait un homme de petite taille, vêtu d'une chemise de coton et d'un long tablier taché de sang : c'était Sloan, le boucher. Il portait une collection intimidante de couteaux à la ceinture. Le teint jaunâtre, la peau grêlée, les yeux méfiants, il fourbissait son comptoir avec un bout de torchon.

Il pinça les lèvres en voyant entrer Eragon :

– Tiens, tiens... Le chasseur légendaire daigne redescendre parmi les simples mortels ! Combien en as-tu pris, cette fois ?

– Zéro, lâcha Eragon d'un ton sec.

Il n'avait jamais aimé Sloan. Le boucher le traitait toujours avec mépris, comme si le garçon avait été une saleté qu'il convenait d'éliminer. Le commerçant était veuf et ne semblait s'intéresser qu'à une personne : sa fille, Katrina, qu'il avait richement dotée.



– Ça alors ! ironisa Sloan. Quelle surprise !

Il tourna le dos à Eragon pour gratter quelque chose sur le mur ; puis il reprit :

– Est-ce la raison de ta présence en ces lieux ?

– Oui, avoua Eragon, gêné.

– Alors, fais-moi voir ton argent.

Le garçon fixa ses souliers sans répondre. Sloan claquait des doigts :

– Allons ! Soit tu en as, soit tu n'en as pas. Je t'écoute.

– Je n'ai pas d'argent proprement dit ; en revanche, j'ai... Le boucher l'interrompit :

– Tu n'as pas d'argent ? Et tu espères m'acheter de la viande sans argent proprement dit ? Tu connais

beaucoup de commerçants qui te donneront à manger gratuitement ? Cours les voir, mon ami ! Tu t'imagines que, moi, je suis du genre à offrir mes marchandises ? De toute façon, il est tard. Reviens demain avec de l'argent. Sors d'ici, je ferme.

Eragon le fixa droit dans les yeux :

– Je ne peux pas attendre jusqu'à demain, Sloan. Mais tu ne perdras pas ton temps avec moi, crois-moi. J'ai trouvé quelque chose pour te payer.

D'un geste solennel, il sortit la pierre de son sac et la posa avec précaution sur le comptoir constellé de coups de hachoir. La lueur des flammes mouvantes de l'âtre se refléta sur la gemme.